

## Bergotte et sa servante

— Proust lecteur d'Anatole France —

Momoko FUKUDA

### 1. La lecture de Bergotte

Anatole France, un des écrivains les plus renommés au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, représentait aussi un modèle littéraire pour Proust dans sa jeunesse. À 17 ans, ce dernier adresse à l'écrivain qu'il admire une lettre anonyme signée « un élève de philosophie ». Il y exprime son grand plaisir à lire ses livres ainsi que ses articles parus dans la revue *Le Temps*, où l'écrivain est chargé de la rubrique « La Vie littéraire », de 1887 à 1893. « En attendant je me contente de vous aimer, de tâcher à vous plus pleinement comprendre et je lis vos livres aux plus intelligents de mes camarades de Condorcet », écrit le jeune Proust en confiant au maître le désir d'écrire sur lui « si jamais [il a] assez de talent<sup>1</sup> ».

Dans « Marcel Proust par lui-même », écrit après son année de volontariat quand il avait plus de vingt ans, on trouve le nom d'Anatole France associé à celui de Pierre Loti comme comptant parmi ses auteurs favoris en prose<sup>2</sup>. Le salon de Madame de Caillavet a permis au jeune Proust de faire connaissance avec l'écrivain qu'il admire et qui acceptera d'écrire la préface du livre *Les Plaisirs et les jours*, paru en 1896 chez Calmann-Lévy. Si Proust estime que sa première publication ne vaut que pour la préface de son maître<sup>3</sup>, on peut aussi tenir compte de l'effet pervers de cette préface. Anatole France y dévalorise l'œuvre de Proust, ce qui sera en partie à

---

<sup>1</sup> Marcel Proust, *Correspondance (Corr.)*, édition établie par Philippe Kolb, Plon, 1970-1993, 21 volumes, t. I, p. 21, à Anatole France [vers 15 mai 1889].

<sup>2</sup> « Marcel Proust par lui-même », *Contre Sainte-Beuve (CSB)*, édition établie par Pierre Clarac et Yves Sandre, Gallimard, 1971, p. 337.

<sup>3</sup> *Corr.*, t. XVII, p. 113, à l'abbé Mugnier [14 février 1918].

l'origine des difficultés à faire éditer *Du côté de chez Swann*<sup>4</sup>. Quand celui-ci est édité en 1913, Proust a signé une dédicace pour Anatole France : « Au premier maître, au plus grand, au plus aimé<sup>5</sup> ». Ces indices biographiques témoignent de l'importance primordiale d'Anatole France pour la formation artistique de Proust.

Bien que l'auteur nie l'existence de personnages « à clef » dans la *Recherche*<sup>6</sup>, il est difficile de ne pas reconnaître les caractéristiques physiques et morales d'Anatole France dans le personnage de Bergotte : une physionomie proche (le nez en colimaçon, la barbiche), une élocution fatigante, les mêmes tics verbaux (« tout de même »), la même ambigüité de caractère, les mêmes traits biographiques caractéristiques (la froideur envers sa femme), la même passion pour *Phèdre*<sup>7</sup>. Quant au style, le mot « doux » que Bergotte emploie toujours pour faire l'éloge du style des autres est aussi une référence constante à l'Anatole France de la première époque<sup>8</sup>.

Curieusement, si Proust dote le personnage de Bergotte des qualités dérivées de son maître, l'univers romanesque de cet écrivain fictif reste obscur aux lecteurs de la *Recherche* : aucun titre de son œuvre n'est évoqué et assez peu de détails nous sont fournis, contrairement aux autres artistes imaginaires tels que Vinteuil ou Elstir.

En effet, Proust semble éviter soigneusement de donner des idées concrètes sur l'œuvre de Bergotte. Si le docteur Boulbon, lié avec Bergotte par une admiration réciproque<sup>9</sup>, demande à la grand-mère

---

<sup>4</sup> Valéry Dupuy, « Anatole France », *Dictionnaire Marcel Proust*, Honoré Champion, 2004, p. 398.

<sup>5</sup> *Corr*, t. XII, p. 316, à Anatole France [vers la mi-novembre 1913].

<sup>6</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu (RTP)*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Gallimard, 1987-1989, 4 volumes, t. IV, 1989, p. 424. Proust cite comme une exception les parents millionnaires de Françoise qui s'appellent « Larivière », nom des parents de Céleste Albaret. Cf. *RTP*, t. IV, p. 1247, note 3.

<sup>7</sup> Valéry Dupuy, article cité.

<sup>8</sup> *RTP*, t. I, p. 1391, note 3. Voir Jean Levailant, « Note sur le personnage de Bergotte », *Revue des Sciences humaines*, janvier-mars 1952, p. 43.

<sup>9</sup> *RTP*, t. I, p. 561.

du héros sa préférence sur les personnages, c'est dans le but d'examiner si sa mémoire est bien intacte<sup>10</sup>. Le passage d'*Albertine disparue* est, de ce point de vue, exceptionnel dans la mesure où il dévoile quelques éléments constitutifs de l'œuvre de Bergotte :

Je rouvris un roman de Bergotte que j'avais particulièrement aimé. Les personnages sympathiques m'y plaisaient beaucoup, et, bien vite repris par le charme du livre, je me mis à souhaiter comme un plaisir personnel que la femme méchante fût punie ; mes yeux se mouillèrent quand le bonheur des fiancés fut assuré. [...] D'ailleurs dans ce roman il y avait des jeunes filles séduisantes, des correspondances amoureuses, des allées désertes où on se rencontre, cela me rappelait qu'on peut aimer clandestinement, cela réveillait ma jalousie, comme si Albertine avait encore pu se promener dans des allées désertes. Et il y était aussi question d'un homme qui revoit après cinquante ans une femme qu'il a aimée jeune, ne la reconnaît pas, s'ennuie auprès d'elle<sup>11</sup>.

On ne peut pas nier la banalité de cette histoire à la première lecture. La façon d'énumérer des lieux communs tels que « jeunes filles séduisantes » ou « correspondances amoureuses » accentue cette impression. Cependant vers la fin les mots se lient aux amours du héros ; les « allées désertes où on se rencontre » ressuscitent sa jalousie pour son amante défunte, les retrouvailles d'un homme avec une femme qu'il a aimée annoncent l'indifférence à l'égard de Gilberte à la fin d'*Albertine disparue*<sup>12</sup>, sa méprise dans *Le Temps retrouvé*<sup>13</sup>.

En effet, dans *Du côté de chez Swann* se dessine déjà en filigrane, une filiation entre Bergotte et le héros, aussi bien au niveau de la vie que de la création littéraire. Après avoir découvert l'œuvre de Bergotte grâce à Bloch, le héros n'a pas immédiatement apprécié

---

<sup>10</sup> RTP, t. II, p. 598.

<sup>11</sup> RTP, t. IV, p. 121-122.

<sup>12</sup> RTP, t. IV, p. 267 : « Et elle-même avait tant changé que je ne la trouvais plus belle, qu'elle ne l'était plus de tout ».

<sup>13</sup> RTP, t. IV, p. 558 : « une grosse dame me dit un bonjour, [...] ».

l'écrivain ; il croyait d'abord être seulement intéressé par le sujet, et il remarqua ensuite « les expressions rares, presque archaïques qu'il aimait à employer à certains moments où un flot caché d'harmonie, un prélude intérieur, soulevait son style<sup>14</sup> ». En analysant le style et les expressions anciennes de son maître, le héros se réjouit en y retrouvant son propre goût littéraire. La relation du jeune héros et de Bergotte se passe comme si, avant que le héros trouve sa véritable vocation littéraire, l'ombre de son écrivain favori ne cessait pas de le hanter dans sa propre création<sup>15</sup>.

Le passage suivant est significatif, car contrairement au passage cité d'*Albertine disparue*, il s'intéresse ici plus précisément à l'écriture de Bergotte, à ce qui fait sa singularité :

Un jour, ayant rencontré dans un livre de Bergotte, à propos d'une vieille servante, une plaisanterie que le magnifique et solennel langage de l'écrivain rendait encore plus ironique mais qui était la même que j'avais souvent faite à ma grand-mère en parlant de Françoise, une autre fois où je vis qu'il ne jugeait pas indigne de figurer dans un de ces miroirs de la vérité qu'étaient ses ouvrages une remarque analogue à celle que j'avais eu l'occasion de faire sur notre ami Legrandin (remarques sur Françoise et M. Legrandin qui étaient certes de celles que j'eusse le plus délibérément sacrifiées à Bergotte, persuadé qu'il les trouverait sans intérêt), il me sembla soudain que mon humble vie et les royaumes du vrai n'étaient pas aussi séparés que j'avais crus, qu'ils coïncidaient même sur certains points, et de confiance et de joie je pleurai sur les pages de l'écrivain comme dans les bras d'un père retrouvé<sup>16</sup>.

Cette leçon de Bergotte permet au héros de comprendre que « [son] humble vie » n'est pas éloignée des « royaumes du vrai ». La

---

<sup>14</sup> RTP, t. I, p. 93.

<sup>15</sup> Kuo-Yung Hong, *Proust et Nerval. Essai sur les mystérieuses lois de l'écriture*, Honoré Champion, 2006, p. 233-234. Voir aussi Edward Bizub, « La Reconnaissance proustienne : Déjà lu ou déjà vu », *Marcel Proust Aujourd'hui*, n° 7, Éditions Rodopi, 2009, p. 128.

<sup>16</sup> RTP, t. I, p. 95.

découverte de cette similitude encourage le héros à poursuivre sa voie dans le domaine littéraire.

Il faudrait aussi souligner le lien entre le monde de Combray et l'univers romanesque de Bergotte. Juste avant que le nom de Bergotte apparaisse pour la première fois dans la *Recherche*, Proust glisse une conversation entre Françoise et le jardinier, où le langage mérite l'attention. En réponse au jardinier qui croyait que, lors de la déclaration de guerre, on arrêta la circulation de tous les chemins de fer, Françoise disait « Pardi, pour pas qu'on se sauve<sup>17</sup> ». Ce « Pardi » est en effet une expression familière souvent employée par des personnages d'Anatole France, à l'instar de la vieille servante Thérèse dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*<sup>18</sup>. Ces pages sont tissées de telle manière que l'auteur mélange le monde d'Anatole France et le sien, en faisant parler Françoise comme Thérèse, avant que le héros rencontre des remarques analogues aux siennes dans l'œuvre de Bergotte.

En effet, cette ressemblance frappante à travers la représentation de la servante concerne un thème cher aux deux écrivains : le regard sur les êtres humbles et la valorisation du parler « paysan ». On se propose donc d'aborder la figure du maître face à sa servante dans le texte de *Jean Santeuil* ainsi que dans les avant-textes de la *Recherche*, avant de s'interroger sur l'intertextualité des deux écrivains concernant cette thématique.

## 2. Le Maître au travail

Bien avant l'apparition du personnage de Bergotte, Proust imaginait la figure du maître au travail, souvent en présence de sa servante.

---

<sup>17</sup> RTP, t. I, p. 88.

<sup>18</sup> Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard* [1881], *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Marie Claire Bancquart, Gallimard, 1984-1994, 4 volumes, t. I, 1984, p. 156 ; *Le Livre de mon ami* [1885], *Œuvres*, t. I, p. 482.

Dans *Jean Santeuil*, on retrouve des figures qui évoquent Anatole France, représenté tantôt comme un écrivain, tantôt comme un maître admiré de Jean. L'importance que Proust attribue à leur servante respective mérite d'être soulignée. Citons un des fragments sur l'écrivain « B. » en train de travailler :

Pourtant quelquefois, quand il avait fini de travailler, B. s'amusait à montrer à Félicité quelque chose d'elle, la description de son bonnet, la transcription d'un de ses propos. Elle ne pouvait pas le croire, demandait à voir, et comme devant un tableau pour lequel elle aurait posé, disait en se reconnaissant : « Mais c'est bien cela tout de même. Et mon bonnet ! Qu'est-ce qu'ils diront tout de même en voyant cela, ils voudront la connaître cette Félicité dont vous parlez tant, que vous avez fait souvent enrager, on peut le dire. — Je vous aime bien Félicité », disait B. en se levant et en posant le manuscrit<sup>19</sup>.

Ce tic verbal que constitue la répétition par Félicie de l'expression « tout de même », et qui sera attribué au futur Bergotte, semble dériver de l'œuvre d'Anatole France, qui l'emploie souvent<sup>20</sup>.

Cette relation artiste-modèle entre le maître et la servante n'apparaît plus dans la *Recherche*. Cependant, cette version plus explicite en ce qui concerne le processus de la création de « B. » montre le lien étroit entre le maître et la servante dans l'imagination de Proust. Notons aussi que Proust effectuera une « description de son bonnet » très pittoresque dans *Du côté de chez Swann*, lors de la scène où le jeune héros est chargé par sa mère de donner ses étrennes à Françoise :

---

<sup>19</sup> Marcel Proust, *Jean Santeuil (JS)*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Gallimard, 1971, p. 195.

<sup>20</sup> Le nom de Félicité évoque Félicie Fiteau, ancienne cuisinière chez Proust. Mireille Naturel examine l'intertextualité de l'œuvre de Proust avec celle de Flaubert, notamment dans *Le Cœur simple*, l'histoire d'une vieille servante qui s'appelle Félicité. Voir Mireille Naturel, *Proust et Flaubert : un secret de l'écriture*, édition nouvelle et augmentée, Éditions Rodopi, 2007, p. 220-229.

À peine arrivions-nous dans l'obscur antichambre de ma tante que nous apercevions dans l'ombre, sous les tuyaux d'un bonnet éblouissant, raide et fragile comme s'il avait été de sucre filé, les remous concentriques d'un sourire de reconnaissance anticipé. C'était Françoise, immobile et debout dans l'encadrement de la petite porte du corridor comme une statue de sainte dans sa niche<sup>21</sup>.

Un autre portrait de Françoise sera effectué dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, lors du premier voyage à Balbec. Proust compare cette fois-ci le portrait de Françoise à un tableau de Chardin ou Whistler<sup>22</sup>. Malgré sa vieillesse et son humble situation, elle constitue un des personnages proustiens les plus pittoresques, et qui émane sans doute de l'œuvre d'Anatole France, qui aimait aussi dépeindre les figures des servantes.

On trouve dans *Jean Santeuil* un autre personnage qui évoque la personne d'Anatole France, M. Beulier, un maître bibliophile qui exerce une grande influence sur la formation de Jean. « Aussi Jean cherchait-il à provoquer et recueillait-il avec une avidité respectueuse les opinions de M. Beulier sur toutes choses<sup>23</sup> ». Cette passion fait écho à l'admiration du jeune héros pour Bergotte dans la *Recherche* : « j'aurais voulu posséder une opinion de lui [Bergotte], une métaphore de lui, sur toutes choses, surtout sur celles que j'aurais l'occasion de voir moi-même<sup>24</sup> ».

Quelques jours avant le jour de l'an, Jean rend visite à M. Beulier afin de prendre sa leçon<sup>25</sup>. Cet homme tant admiré est un solitaire qui vit avec une vieille bonne à tout faire :

Puis il sonna Mariette, son unique servante, bonne fille de la campagne au visage rouge et gros sous ses cheveux gris, et qui faisait la cuisine et le ménage de M. Beulier, mais lui apportait

---

<sup>21</sup> RTP, t. I, p. 52.

<sup>22</sup> RTP, t. II, p. 10.

<sup>23</sup> JS, p. 264-265.

<sup>24</sup> RTP, t. I, p. 94.

<sup>25</sup> Notons aussi que juste avant ce passage, Jean se fait acheter *L'Écho de Paris* où il y a un conte d'Anatole France, afin de l'offrir à sa mère comme un cadeau de Noël.

aussi ses livres, ses revues, quand il ne voulait pas se déranger du travail, et possédait dans son étroite cervelle, bosselée comme une marmite, à côté des mots sans gloire de fourneau, de lessive ou de soupe, les noms plus nobles et non moins usuels pour Mariette de Platon, de Hegel et de Denys d'Halicarnasse. [...] C'est ainsi qu'il disait toujours « Mariette, le *Novum Organum* ; Mariette, *La Critique de la raison pure* » et si, pendant qu'à genoux devant les bûches elle soufflait le feu, elle entendait un élève matinal, demandant à M. Beulier des explications pendant qu'il finissait son café, prononcer le nom auguste mais familier pour elle de Spinoza, sans se relever mais déposant son soufflet elle demandait à M. Beulier : « Est-ce que Monsieur veut l'*Éthique*<sup>26</sup>? »

Malgré sa capacité intellectuelle limitée, du fait d'une « étroite cervelle bosselée comme une marmite », Mariette n'est pas exclue du monde intellectuel. Au contraire, les noms de grands penseurs sont aussi familiers pour la servante que des mots de la vie quotidienne, car grâce aux livres qu'elle prend dans ses mains pour passer à son maître, ils sont visibles et tangibles.

On voit bien que dès l'époque de l'écriture de *Jean Santeuil*, Proust s'imaginait la servante comme une collaboratrice importante dans le travail littéraire — soit comme modèle à dépeindre, soit comme une assistante très proche et cela malgré son ignorance.

L'œuvre d'Anatole France est peuplée de vieilles servantes qui vivent à côté des héros respectifs — la despotique Thérèse dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, l'horrible Marie et sa remplaçante Angélique dans *L'Anneau d'améthyste*, et la douce et vieille Mélanie dans *Le Petit Pierre*, pour ne citer que les plus célèbres.

Dans le *Carnet 1*, nous pouvons lire l'éloge, quoique fragmentaire, de Proust concernant le roman d'Anatole France intitulé *L'Anneau d'améthyste* ; il débute avec le départ de Mme Bergeret de la maison conjugale à la suite de quoi son mari finit par se débarrasser de la servante incompétente et alcoolique :

---

<sup>26</sup> JS, p. 265-266.



France parle gravement des choses frivoles (au f<sup>rd</sup> pince sans rire), mais aussi parfois par tradition classique pour donner une sorte de beauté aux choses simples. (Au début de l'anneau d'améthyste la cuisinière qui entretenait l'horreur etc dans la maison<sup>27</sup>.)

Dans le Cahier 29 qui renferme quatre versions relatives à Bergotte<sup>28</sup>, on trouve une remarque analogue sur *Le Crime de Sylvestre Bonnard* :

Et il adaptait volontiers à cette musique solennelle une scène familière qui en devenait par le contraste plus comique et en même temps montrait que la nature des plus petites choses est la même que celle de la philosophie et de la poésie. C'est ainsi que fait Anatole France par exemple dans *Sylvestre Bonnard* : « Je hochai la tête et lui dis avec une *détestable malice* : “Hé, hé, Thérèse, j'ai appris que etc.”<sup>29</sup> »

Selon Proust, ce décalage entre une musique solennelle et une chose familière est une particularité marquante chez Anatole France, une caractéristique qui va être attribuée au style de Bergotte. En cours de rédaction, l'auteur finit par effacer le nom réel, sans changer la nature de son éloge.

### 3. Le langage de la servante

Nous avons vu que, dans l'imagination de Proust, l'image du maître est souvent évoquée en compagnie de la servante. Non seulement la servante représente par son aspect comique une caractéristique présente chez Anatole France voire chez Bergotte, mais aussi par son langage qui est une grande source d'inspiration pour Anatole France et Proust.

---

<sup>27</sup> Carnet 1, f°16. (*Carnets*, édition établie et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon, Gallimard, 2002, p. 59.)

<sup>28</sup> Akio Wada, « L'Évolution de Combray depuis l'automne 1909 », thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Paris IV, 1986, t. I, p. 91.

<sup>29</sup> *RTP*, t. I, p. 782 (Esquisse XLIV).

Examinons encore de près la pensée d'Anatole France et de Proust à propos du langage populaire représenté par la servante. Nous savons combien Proust admirait le « curieux génie<sup>30</sup> » de Céleste Albaret, qui vécut chez l'écrivain de 1914 à 1922. Dans *La Prisonnière*, ce dernier qualifie sa gouvernante de « volontairement ignorante<sup>31</sup> » comme personne, en citant sa phrase énigmatique pourtant sans affectation : « Divinité du ciel déposée sur un lit<sup>32</sup> ». En outre, la lecture de sa correspondance nous permet d'apercevoir la source d'inspiration que Proust trouve dans le langage de Félicie Fiteau, en la comparant avec Marie, femme de chambre de sa mère : « Marie plus lettrée est moins littéraire dans son langage », écrit-il<sup>33</sup>.

Anatole France, qui partageait cette valeur, a choisi à plusieurs reprises le langage populaire comme sujet de ses articles. Dans un article intitulé « Propos de rentrée. La terre et la langue », qui a été publié en 1887, Anatole France attribue la création des langues au peuple :

Le peuple fait bien les langues. Il les fait imagées et claires, vives et frappantes. Si les savants les faisaient, elles seraient sourdes et lourdes. Mais, en revanche, le peuple ne se pique pas de régularité. Il n'a aucune idée de la méthode scientifique. L'instinct lui suffit. C'est avec l'instinct qu'on crée. Il n'y ajoute point la réflexion. Aussi les langues les plus sages et les plus savantes sont-elles tissées d'inexactitudes et de bizarreries<sup>34</sup>.

Il conclut cet article ainsi : « Le langage s'est formé naturellement ; sa première qualité sera toujours le naturel<sup>35</sup> », ce qui renvoie aussi à la métaphore du verger attribuée au langage paysan. Cette

---

<sup>30</sup> *RTP*, t. III, p. 527.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Corr.*, t. III, p. 127, à sa mère [vers le jeudi 4 septembre 1902].

<sup>34</sup> Anatole France, « Propos de rentrée. La terre et la langue » [9 octobre 1887], *La Vie littéraire*, Calmann-Lévy, 1930, t. I, p. 244.

<sup>35</sup> Anatole France, article cité, p. 246.

valorisation du parler paysan, qu'il trouve supérieur au langage d'un intellectuel, se trouve souvent dans son œuvre.

Dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, Anatole France imagine un monologue intérieur du chien Hamilcar qui lui permet de comparer la langue de la vieille servante à celle de son vieux maître :

« Cet homme aux bouquins parle pour ne rien dire, tandis que notre gouvernante ne prononce jamais que des paroles pleines de sens, pleines de choses, contenant soit l'annonce d'un repas, soit la promesse d'une fessée. On sait ce qu'elle dit. Mais ce vieillard assemble des sons qui ne signifient rien<sup>36</sup>. »

Pour Hamilcar, Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, n'est qu'« un homme aux bouquins » qui prononce des paroles vides. Ici, Anatole France ironise un peu en se représentant sous la forme d'un vieil intellectuel renommé, et en le plaçant au-dessous de sa servante en ce qui concerne la richesse du langage. Si les paroles de Thérèse, la gouvernante, sont toujours « pleines de sens » et « pleines de choses », ce n'est pas simplement parce qu'elle parle des choses concrètes telles que le repas ou la fessée.

On trouve plus loin les paroles de Thérèse jugées par d'autres personnages. La deuxième partie de cette œuvre, intitulée *Jeanne Alexandre*, est consacrée à ce personnage éponyme, la petite fille d'une femme que Sylvestre Bonnard a aimée dans sa jeunesse. Ayant appris la misère de cette fille dans sa pension, Sylvestre Bonnard s'efforce de l'en faire sortir et lui propose d'habiter sous le même toit que lui. Quand Thérèse tombe malade, elle refuse de se faire servir par cette fille pourtant prête à prendre en charge le ménage :

« Si j'ai besoin de me faire servir, ce qu'à Dieu ne plaise ! lui fut-il répondu, je trouverai quelqu'un de moins mignon que vous. Il me faut de repos. C'est une marchandise dont vous ne tenez pas boutique à la foire, sous l'enseigne de Motus-un-doigt-sur-la-bouche. Allez rire et ne restez pas ici.

---

<sup>36</sup> Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 152.

C'est malsain : La vieillesse se gagne. »

Jeanne, nous ayant rapporté ces paroles, ajouta qu'elle aimait beaucoup la langue de la vieille Thérèse. Sur quoi, Mlle Préfère lui reprocha d'avoir des goûts peu distingués<sup>37</sup>.

L'auteur fait répéter ces paroles attribuées à la vieille servante par une jeune fille à laquelle Sylvestre Bonnard tient beaucoup. Ici, le langage de la servante est valorisé du point de vue de Jeanne qui le rapporte plaisamment à Sylvestre Bonnard, ce qui fait contraste avec la position de Mlle Préfère, la tutrice, qui s'en trouve froissée, mais la désapprobation par cette vieille fille sèche n'a d'autre effet que de valoriser encore plus le langage de Thérèse.

Malgré le profil comique de Thérèse, le personnage de la servante chez Anatole France est souvent doté d'une personnalité quelque peu idéalisée. Même dans *L'Anneau d'améthyste*, qui aborde de front l'affaire Dreyfus, le langage de la servante Angélique transporte M. Bergeret dans un époque lointain : « M. Bergeret, près de cette vieille servante, fille de la terre nourricière, se sentait ramené aux jours antiques<sup>38</sup> ».

Rappelons aussi l'importance qu'attribue l'auteur au costume de la servante : le tablier blanc. Dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, lorsque Jeanne souhaite faire la cuisine à la place de la vieille servante malade, nouer un tablier blanc devient un acte cérémoniel :

« Allez chercher un tablier blanc ; je vous le ceindrai moi-même. »

En effet, je lui nouai solennellement le tablier de toile à la taille, et elle s'élança dans la cuisine pour y apprêter, comme nous le sûmes plus tard, des mets délicats<sup>39</sup>.

Chez Anatole France, un petit geste tel que celui qui consiste à nouer le tablier est fait « solennellement », l'adverbe dérivé de « solennel ». Ce mot est l'adjectif par lequel Proust va qualifier plus tard le style

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>38</sup> Anatole France, *M. Bergeret à Paris* [1901], *Œuvres*, t. III, 1991, p. 195.

<sup>39</sup> Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 272.

de Bergotte. Rappelons que le tablier était chargé d'une valeur encore plus explicitement symbolique dans *Le Petit Pierre*, figurant le lien entre le milieu bourgeois du héros et celui de la paysanne :

Je vis qu'en dénouant son tablier, elle avait défait les liens qui l'attachaient à la vie bourgeoise et qu'elle redevenait désormais une autre personne à laquelle je ne me rattachais plus en rien, une paysanne<sup>40</sup>.

Aux yeux du héros, la servante est une paysanne rattachée à la vie bourgeoise par le tablier. Pour cet enfant de Paris, la servante représente un autre monde que celui auquel il appartient. Dans ce roman largement autobiographique, Anatole France fait ainsi l'éloge de la langue de cette vieille servante :

J'ai reçu des lèvres de ma vieille servante le bon langage français. Mélanie parlait peuple et paysan. Elle disait *castrole*, *ormoire* et *colidor*. A cela près, elle aurait pu donner des leçons de bien-dire à plus d'un professeur et à plus d'un académicien. On retrouvait sur ses lèvres la diction fluide et légère des aïeux. Ne sachant point lire, elle prononçait les mots comme elle les avait ouïs dans son enfance, et ceux de qui elle les avait entendus étaient des ignorants qui avaient puisé le langage à ses sources naturelles. Aussi Mélanie parlait-elle naturellement et comme il faut. Elle trouvait sans effort des termes colorés et savoureux comme les fruits de nos vergers : elle abondait en plaisantes dictions, en sages proverbes, en images populaires et rustiques<sup>41</sup>.

Mélanie, la vieille servante enseigne au héros un meilleur français que celui des savants. Sa connaissance de la langue française, purement orale, est associée à la nature. Le langage de Mélanie dérive de « sources naturelles ». Privée du langage écrit, sa connaissance de la langue reste intacte, ce qui lui permet de garder la diction de ses « aïeux ». Les mots qu'elle emploie sont qualifiés de

---

<sup>40</sup> Anatole France, *Le Petit Pierre* [1919], *Œuvres*, t. IV, 1994, p. 952.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 953-954.

« colorés » et « savoureux », au point d'être comparés aux fruits du verger.

On trouve une ressemblance frappante chez Proust en ce qui concerne la langue de la vieille servante :

Comme la vitrine d'un musée régional l'est par ces curieux ouvrages que les paysannes exécutent et passementent encore dans certaines provinces, notre appartement parisien était décoré par les paroles de Françoise inspirées d'un sentiment traditionnel et local et qui obéissaient à des règles très anciennes. Et elle savait y retracer, comme avec des fils de couleur, les cerisiers et les oiseaux de son enfance, le lit où était morte sa mère, et qu'elle voyait encore<sup>42</sup>.

Le parler de Françoise qui orne la maison parisienne se caractérise par sa richesse de couleur et la vivacité des images qu'il véhicule. Proust et Anatole France partagent une même et grande estime pour le langage paysan, surtout dans la mesure où ils le placent plus haut que le langage savant, et sa richesse est associée avec la nature pleine de couleur.

#### **4. Filiation avec Ruskin à travers le personnage de servante**

Même si la ressemblance et les références sont saillantes, Anatole France n'est pas la seule composante du personnage de Bergotte. Proust a enrichi le modèle d'Anatole France par des traits empruntés à des contemporains tels que Paul Bourget, Alphonse Daudet, Maurice Barrès, Henri Bergson et Anna de Noailles et aussi à des prédécesseurs comme Ruskin, Renan et Leconte de Lisle<sup>43</sup>. Parmi ces autres modèles qui ont inspiré le personnage de Bergotte, la figure de John Ruskin semble l'une des plus importantes, étant la principale référence au stade du brouillon<sup>44</sup>.

---

<sup>42</sup> RTP, t. II, p. 363-364.

<sup>43</sup> Juliette Hassine, « Bergotte », *Dictionnaire Marcel Proust*, p. 130-132.

<sup>44</sup> Voir Jo Yoshida, « Genèse de la "relecture de Bergotte" dans *À la recherche du temps perdu* », *Études de langue et littérature françaises* [Société Japonaise de Langue et

L'influence considérable de Ruskin sur la formation de Proust dépasse le cadre de l'étude présente. Cependant, il ne serait pas inutile de noter que leurs écritures se ressemblent en ce qui concerne la vieille servante.

Esthète renommé, Ruskin s'était aussi intéressé aux problèmes sociaux dans lesquels la situation des servantes occupe une place non négligeable. Par exemple, il envoie plusieurs lettres au *Daily Telegraph* en 1865, pour contester un article sur la difficulté de trouver de bons domestiques. Ruskin y souligne que pour avoir un bon domestique, il faut d'abord être un bon maître, ce qui n'est pas facile<sup>45</sup>. Non seulement il s'intéressait vivement à la situation des domestiques en tant que problème social, mais il manifestait dans certains de ses œuvres son attachement à sa vieille servante dévouée.

La lecture de *Jean Santeuil* nous permet de constater que Proust se plaisait à lire les propos de Ruskin sur sa vieille servante :

Nous avons plaisir à voir comme, au fond, la sublime intelligence tient de près à l'esprit que nous avons souvent en nous (plaisanteries de Ruskin sur son chien Wisir, sur sa bonne Anne, plaisanterie de Tolstoï faisant le fond du début d'Anna Karénine<sup>46</sup>).

Anne fut d'abord la nurse du père de Ruskin avant d'être celle de Ruskin lui-même. Dans *Praeterita*, autobiographie de Ruskin rédigée pendant les années 1885-1889, l'auteur cite le nom d'Anne comme la personne qui lui manque le plus après ses parents<sup>47</sup>. C'est surtout dans *Fors Clavigera*, composé de quatre-vingt-six essais sous la forme de « Letters to the Workmen and Labourers of Great Britain », offrant des solutions à la pauvreté que l'on trouve des remarques sur Anne.

---

Littérature Françaises], n° 36, 1980, p. 114-131.

<sup>45</sup> John Ruskin, « Letters on servants and houses » [1865], *Times and Tide with other writings on political economy 1860-1873*, *Works of John Ruskin*, vol. XVII, Library Edition, 1905, p. 518-527.

<sup>46</sup> CSB, p. 658.

<sup>47</sup> John Ruskin, *Praeterita*, *Works of John Ruskin*, vol. XXXV, Library Edition, 1907, p. 30.

Ruskin ne parle jamais de cette servante travailleuse sans sympathie ou plaisanterie affectueuse. Lisons un passage dans la lettre 53, intitulée « These be your gods » :

[...] on Shrove Tuesday we were chiefly occupied in the preparation of pancakes, — my nurse being dominant on that day over the cook in all things, her especially nutritive art of browning, and fine legerdemain in turning, pancakes, being recognized as inimitable<sup>48</sup>.

Même face à une cuisine simple comme la préparation d'un « pancake », Ruskin trouve en elle un « art » inimitable.

Dans la lettre 56, intitulée « Time-honoured Lancaster », l'esthète raconte un autre « art » que possède sa nurse :

Over which — with all the rest of forward and superficial luggage — my nurse Anne presided, both as guard and packer ; unrivalled, she, in the flatness and precision of her in-laying of dresses, as in turning of pancakes ; the fine precision, observe, meaning also the easy wit and invention of her art ; for, no more in packing a truck than commanding a campaign, is precision possible without foresight<sup>49</sup>.

Tout comme sa manière de bien tourner le « pancake », celle de bien faire la valise est considérée comme un art appartenant à Anne. Cet éloge emphatique non sans humour est proche de la description de Françoise surtout dans son art culinaire. Ruskin n'est pas seulement sensible à la qualité incomparable du travail d'Anne, mais aussi à la fierté de la vieille servante quand il s'agit d'effectuer des tâches difficiles. Lisons un autre passage sur Anne dans la lettre 28, « Servants' wages » :

She [Anne] had a natural gift and speciality for doing disagreeable things ; above all, the service of a sick room ; so

---

<sup>48</sup> John Ruskin, « These be your gods » [1875], *Fors Clavigera. Letters 37-72, Works of John Ruskin*, vol. XXVIII, Library Edition, 1907, p. 316.

<sup>49</sup> John Ruskin, « Time-honoured Lancaster » [1875], *Fors Clavigera. Letters 37-72*, p. 389.



that she was never quite in her glory unless some of us were ill<sup>50</sup>.

Il est difficile de ne pas songer à l'épisode de la maladie de la grand-mère du héros dans *Le Côté de Guermantes* dans lequel Françoise était « si heureuse de faire des choses pénibles » et tenait à son rôle dans ses « jours de gala<sup>51</sup> ». Le profil « artiste » de Françoise, qui exécute son travail quotidien avec une perfection si grande qu'elle l'élève au rang de l'art et qui dans l'accomplissement des tâches difficiles puise son amour-propre, peut être appliqué à la description d'Anne au travail.

Il est intéressant de noter que dans un travail de Ruskin, dont Proust possédait une connaissance de première main<sup>52</sup>, on trouve son admiration pour la description de la servante chez Anatole France.

Afin de conclure un essai sur la vie et les miracles de Santa Zita, une servante légendaire du XIII<sup>e</sup> siècle qui est devenue sainte protectrice de Lucca, Ruskin cite une partie du *Crime de Sylvestre Bonnard* :

As unwillingly, I cease from speaking of her [Santa Zita], I chance upon a little piece of quite perfect thought about an old servant, not held a saint at all, but representing only the quiet virtue by which all things and creatures exist. It is spoken, by an old French gentleman, to a young French lady, of an old French housekeeper, over whom she is to have rule. I would translate it if I could, but I rejoice in its being too beautiful, and beyond rendering in any words but its own :

— « Jeanne, écoute-moi encore : Vous vous êtes fait jusqu'ici bien venir de ma gouvernante, qui, comme toutes les vieilles gens, est assez morose de son naturel. Ménagez-la. J'ai cru devoir la ménager moi-même, et souffrir ses impatiences. Je vous dirai, Jeanne, respectez-la. Et en parlant ainsi, je n'oublie

---

<sup>50</sup> John Ruskin, « Servants' wages » [1873], *Fors Clavigera*. Letters 1-36, *Works of John Ruskin* vol. XXVII, Library Edition, 1907, p. 517

<sup>51</sup> *RTP*, t. II, p. 617.

<sup>52</sup> Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust. Biographie*, Gallimard, « Folio », 2000 [1996], t. I, p. 595-611.

pas qu'elle est ma servante et la vôtre : elle ne l'oubliera pas davantage. Mais vous devez respecter en elle son grand âge, et son grand cœur. C'est une humble créature qui a longtemps duré dans le bien ; elle s'y est endurcie. Souffrez la roideur de cette âme droite. Sachez commander ; elle saura obéir. Allez, ma fille, arrangez votre chambre de la façon qui vous semblera le plus convenable pour votre travail et votre repos.»  
Divided work and rest — so be they alike blest, — to all maids that bid, and maids that obey<sup>53</sup>.

Ruskin insère un passage entier du *Crime de Sylvestre Bonnard* qu'il n'ose pas traduire en le trouvant « trop beau ». Il concerne la manière de traiter ou de donner des ordres à une servante d'un âge beaucoup plus avancé que sa maîtresse. Les deux modèles principaux de Bergotte sont ainsi liés par le même regard de compassion sur la servante, « l'humble créature<sup>54</sup> », selon Sylvestre Bonnard.

Pour conclure, lisons un passage sur un portrait à double face de Bergotte :

Et l'homme à barbiche et à nez en colimaçon avait des ruses de gentleman voleur de fourchettes, pour se rapprocher du fauteuil académique espéré, de telle duchesse qui disposait de plusieurs voix dans les élections, mais de s'en rapprocher en tâchant qu'aucune personne qui eût estimé que c'était un vice de poursuivre un pareil but, pût voir son manège. Il n'y réussissait qu'à demi, on entendait alterner avec les propos du vrai Bergotte ceux de Bergotte égoïste, ambitieux et qui ne pensait qu'à parler de tels gens puissants, nobles ou riches, pour se faire valoir, lui qui dans ses livres, quand il était vraiment lui-même,

---

<sup>53</sup> John Ruskin, « Notes on the life of Santa Zita », *Studies of peasant life, The Works of John Ruskin*, t. XXXII, Library Edition, 1907, p. 79.

<sup>54</sup> Notons que l'adjectif « humble » est associé à Bergotte dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « Sans doute autrefois à Combray, certaines impressions fort humbles, ou une lecture de Bergotte, m'avaient mis dans un état de rêverie qui m'avait paru avoir une grande valeur » (*RTP*, t I, p. 466). Il est associé à la « douceur » quand il s'agit de décrire le regard de Mlle de Stermaria : « cette douceur presque humble » (*RTP*, t. II, p. 49).

avait si bien montré, pur comme celui d'une source, le charme des pauvres<sup>55</sup>.

Pour l'auteur de *Contre Sainte-Beuve*, qui se reconnaît indulgent pour les fautes dans « la vie privée des génies<sup>56</sup> », les défauts personnels du maître et son œuvre sont deux choses nettement distinctes. On sait bien que « le charme des pauvres » est le thème habituel d'Anatole France, déjà manifeste dans *Le Livre de mon ami* et plus net encore dans les œuvres qui suivent<sup>57</sup>. D'un autre côté, l'égoïsme de Bergotte ne correspond pas à des anecdotes connues concernant Anatole France<sup>58</sup>. Si Proust a inventé ces épisodes typiquement arrivistes, c'est pour les faire contraster avec le vrai Bergotte, « pur comme celui d'une source<sup>59</sup> », qui reflète si bien « le charme des pauvres ». La pureté représente non seulement la négation de l'égoïsme, mais aussi l'essence de son âme intérieure. Pour Proust qui, depuis l'époque de *Jean Santeuil*, cherchait à brosser le portrait d'un écrivain inspiré de son maître, le besoin de proximité avec les êtres humbles restera à jamais inchangé. C'est ce côté « pur » du maître qui donne au héros la légitimité de ses idées littéraires. Comme son maître, le héros, à son tour, travaillera, « regardé par Françoise<sup>60</sup> ».

---

<sup>55</sup> RTP, t. I, p. 547-548.

<sup>56</sup> CSB, p. 336 (« Questionnaire »).

<sup>57</sup> Jean Levaillant, article cité, p. 45.

<sup>58</sup> Valéry Dupuy, « Proust et Anatole France », thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Paris IV, 2001, t. II, p. 731.

<sup>59</sup> Rappelons qu'Anatole France qualifiait le parler paysan de la servante comme un langage que les ignorants avaient puisé à « ses sources naturelles » (Anatole France, *Le Petit Pierre*, p. 954).

<sup>60</sup> RTP, t. IV, p. 610.